

Traduire, transformer, métaboliser

Discussion de la présentation de Zoé Andreyev

Patrick MILLER

Je voudrais tout d'abord remercier Zoé Andreyev d'avoir accepté d'ouvrir à la discussion aujourd'hui un travail de recherche qui la tenaille depuis de nombreuses années, aboutissant à une thèse remarquable tant par la clarté de son écriture dépourvue de toute cuistrerie et les références éclairantes à de nombreux auteurs dans des disciplines diverses, que par la complexité du tissage qu'elle effectue entre psychanalyse, épistémologie et perspective historique.

Histoire des idées, bien sûr, mais également histoire personnelle, puisqu'avant de devenir psychanalyste, Zoé Andreyev était interprète et traductrice, activité dont elle montre comment elle se relie à une histoire familiale et personnelle. Pas étonnant dès lors qu'elle se soit attachée à « détraduire » la notion de traduction, centrale dans la métapsychologie de Laplanche.

Dans sa thèse elle convoque pour discuter de la notion même de traduction, de nombreux auteurs hors du champ de la psychanalyse, qui, au fil des siècles ont tenté de penser l'acte de traduire : Wilhelm von Humbolt, Walter Benjamin, Roman Jakobson, Antoine Berman, Henri Meschonnic, John Berger. De ce dernier elle cite : « Une véritable traduction exige un retour vers le pré-verbal », elle exige une écoute de l'expérience vécue hors les mots mais qui affecte les mots. En simplifiant à peine, il ressort de la plupart de ces auteurs que la traduction n'est pas une traduction. Dès lors pourquoi la placer comme *primum movens* du développement de l'appareil psychique, et la détraduction comme moment nodal (en ce qu'elle dénoue) dans le processus psychanalytique ?

Toute métapsychologie importante comporte une certaine cohérence interne, malgré certaines apories ou contradictions, à commencer par celle de Freud. La notion de traduction/détraduction et celle de théorie générale de la séduction chez Laplanche n'échappent pas à cette règle. Ce dont il s'agit est d'une remise en cause de la théorie des pulsions de Freud et de ses développements ultérieurs. C'est ce que j'essayerai de mettre en évidence un peu plus loin, aussi simplement que possible dans le temps qui m'est imparti.

Zoé, tu ouvres ta présentation d'aujourd'hui sur Proust et sur l'odeur, tu soulignes : quoi de plus intraduisible qu'une odeur ? J'ajouterai : quoi de plus présent et de plus évanescent que la trace mnésique qu'elle ravive ? Quête olfactive éperdue de ce qui réside dans l'odeur et dont la saisie échappe sans cesse, ou bien retrouvailles sensorielles avec, comme tu le dis, une déflagration qui défait les traductions successives, sans les annuler. Surtout, et je pense que c'est le plus important, « qui ne peut pas être recréée par la volonté » (p. 361, Thèse). Quelque chose qui se produit hors de tout contrôle et de toute anticipation.

Tu cites Pontalis qui n'aime pas la traduction qui sent la traduction. Combien je l'approuve ! Les collègues de langue Allemande et les germanistes insistent tous sur l'usage par Freud du vocabulaire le plus usuel de la langue courante pour écrire son œuvre. Je garderai toujours le regret de ne pouvoir lire les œuvres complètes de Freud dans la traduction de Pontalis. Mais le rapport de Pontalis à l'odeur était tout sauf simple. Ton texte m'a remis en mémoire que j'avais eu l'honneur d'intervenir lors d'un hommage à Pontalis pour ses 80 ans. J'avais parlé, entre autres, de Proust et de l'olfaction, et j'avais rapproché une phrase de Proust : « Je restais là à respirer, par delà le rideau de la pluie qui tombe, l'odeur d'invisibles et persistants lilas », du délice sexuel d'un de mes patients qui était de s'allonger à proximité de la vulve de ses compagnes afin de rester là à respirer « à l'origine du monde » disait-il. Au cours de la discussion Pontalis avait fini par me dire : « Quand même, il est sacrément cinglé votre patient ! ». Je vais maintenant le dire en Latin, petit clin d'œil à tes remarques sur l'usage du latin chez Freud et en psychanalyse en général : « Inter faeces et urinas nascimur », ce qui en Français courant donne : « Nous naissons au milieu des excréments et des urines », une détraduction peut-être brutale de toutes les traductions successives qui aboutissent à l'idéalisation du maternel.

Pontalis conçoit cependant le tâche du traducteur qui « coupe, mutile, ajoute » dans une dimension corporelle lorsqu'il écrit qu'elle constitue une intervention qui « altère le tissu vivant ». Pontalis ne faisait pas mystère du fait qu'il ne souhaitait pas recevoir des patients qui s'éloignaient trop de l'organisation névrotique. De même Laplanche écrit dans « Les échecs de la traduction » : « J'ai proposé depuis des années une théorie métapsychologique fondée donc sur cette notion de traduction et d'échec de celle-ci, *théorie portant avant tout sur les névroses.* » (p. 124, Sexual).¹

Pontalis acceptait pourtant de se laisser entraîner dans des moments de déroute éprouvée dans le contre-transfert et d'en parler. J'y reviendrai à propos du « Saut en parachute » de Perec, avec lequel tu clos ta thèse, saut qui n'est pas sans rapport avec les questions de traduction portant sur le titre du texte de W. Benjamin : « La tâche du traducteur », « die Aufgabe des Übersetzens », puisque Aufgabe peut signifier autant « la tâche (du traducteur) » que « l'abandon (du traducteur) » avec toute la polysémie qui s'attache au mot abandon.

Une des difficultés majeures lorsque l'on tente de construire des hypothèses sur les premiers mouvements psychiques de l'infans, c'est de considérer, implicitement, que cet infans a déjà à sa disposition une forme d'organisation psychique qui lui permet de traiter les événements somatopsychiques qui se produisent en lui. Or il n'y a pas de Moi déjà là pour diriger les opérations. Des opérations de métabolisation et de transformation se produisent d'où, par différenciations successives, une construction psychique et des instances plus différenciées vont pouvoir émerger.

¹ « Je ne me sens nullement tenu d'intégrer ici la psychothérapie des psychoses, ou plutôt de la part psychotique plus ou moins étendue de bien des êtres humains. Comment parler de « *psycho-analyse* », au sens même défini par Freud, dans des espaces psychiques où le refoulement dans l'inconscient semble ne pas avoir opéré ». Il s'agit bien d'une métapsychologie qui ne prend en considération que l'Ics refoulé, et comme unique mécanisme de défense le refoulement.

Ajoutons que dans cette période infans tout particulièrement, ce n'est pas seulement le psychisme qui se développe mais également, et en même temps, le cerveau, avec quelques 200.000 connexions neuronales nouvelles par jour, résultant de l'interaction entre l'infans et son environnement, humain essentiellement.

C'est de ce point de vue que Meschonnic, que tu cites dans ta thèse, réintroduit la différence faite par Humbolt entre Ergon (le produit de l'activité, de la traduction) et Energeia (l'activité, le mouvement de la traduction) qui est l'activité en train de se faire, et dont on pourrait dire qu'elle ne cesse de produire l'Energie elle-même. Le même Meschonnic, critiquant l'expression « Traduttore, traditore », écrit : « Vous traduisez le signe au lieu de traduire, quand il a lieu, le poème de la pensée. »

Il y a une poïesis de la psyché en voie de constitution, dans la rencontre, et je préfère de loin la notion de rencontre à celle d'implantation, entre l'infans en proie au tumulte non-sémantique mais déjà en quête de sens, quête qui s'appuie sur des enjeux de vie et de mort, et la dimension tout à fait hétérogène du psychisme inconscient du Nebenmensch, y compris, comme Laplanche a raison d'y insister, le sexuel infantile de la personne secourable. Mais pourquoi faudrait-il penser que le sexuel infantile « compromet » le message de l'adulte vers l'infans ? Et tout d'abord, s'agit-il vraiment d'un message que l'infans devrait traduire ou décoder ? La question est plutôt : comment le sexuel infantile inconscient de l'adulte, mais aussi le courant tendre, et l'équilibre ou déséquilibre entre les deux, vient-il affecter la manière dont le moi-corps de l'adulte entre en contact et en résonance avec l'infans. Comment vient-il colorer la réponse que l'adulte essaye de donner aux phénomènes énigmatiques et souvent angoissants, que lui adresse l'infans et qu'il tente, non de traduire, mais d'interpréter ? Et comment cette réponse en vient à progressivement qualifier la pulsion dont la source est dans l'excitabilité du corps de l'infans ?

En rejetant la notion de la pulsion comme concept limite entre le psychique et le corporel, Laplanche non seulement s'écarte de la théorisation freudienne des pulsions, mais ce faisant il réintroduit un dualisme de l'âme et du corps dont précisément toute l'œuvre de Freud tend à nous faire sortir.²

La pulsion, selon la conception Freudienne, est un mouvement qui constitue une trajectoire sous l'effet d'une poussée (Drang) qui trouve sa source dans l'excitation endogène somatique et qui va à la recherche d'une expérience de satisfaction. Ce parcours est constitutif, pour Freud, de l'apparition d'une capacité à représenter. Le mouvement produit, au gré des rencontres avec les effets de l'action de l'objet, une série de transformations (Piera Aulagnier parlera de métabolisations) qui permettent le passage du représentant pulsionnel, premier degré encore très somatique de la représentation, vers le représentant-représentatif de la pulsion, soit le passage à l'état psychique de représentation. Même si Freud a mentionné le rôle de l'objet (« si on ajoute les soins maternels ou le présence d'une personne

² Laplanche écrit souvent qu'il n'oublie pas le corps, ni « l'option biologique ». Mais il ne pense pas « ensemble » le biologique et le psychique. La phrase suivante, extraite de « À partir de la situation anthropologique fondamentale » indique bien le dualisme de sa pensée : « Le biologique reste toujours présent comme l'autre face du psychologique ».

secourable) il n'a pas développé les effets de l'action de l'objet dans la qualification de la pulsion, ce pourquoi on lui a souvent reproché de ne s'être intéressé qu'à la dimension intrapsychique.

Penser l'importance de l'objet dans le processus de psychisation, y compris les effets de séduction par le sexuel infantile, n'implique pas nécessairement de penser que la source de la pulsion se trouve dans l'inconscient de l'objet. C'est l'effort de compréhension du Nebenmensch qui permet la transformation de l'instinct de vie en désir de vivre. La transformation de la force brute qui provient de l'organique en « quelque chose d'autre » de même nature mais dans un état différent, ne peut se produire que grâce au travail de rencontre avec l'activité psychique inconsciente, y compris corporelle, du Nebenmensch. Bien sûr la question de mieux comprendre comment s'effectuent ces effets de rencontre entre dimensions hétérogènes les unes aux autres est une question aussi passionnante que complexe. Il me semble que toute la métapsychologie de Piera Aulagnier, qui repart de la définition Freudienne de la pulsion, est un gigantesque effort pour explorer cette question.

La trajectoire pulsionnelle qui opère ce passage et ce changement d'état du somatique vers ce qui devient du psychique, n'est pas une traduction du somatique en psychique, mais plutôt une production du psychique à partir du somatique. Elle est constituée de, tout autant qu'elle produit, sous la pression de multiples facteurs et déterminants, des séries de transformations et de métabolisations dans la rencontre répétée entre des forces instinctuelles qui cherchent aveuglément la satisfaction du besoin et les interprétations, plus ou moins justes, plus ou moins décalées, qui en sont données par le désir de comprendre de l'autre humain avant même qu'il ne soit perçu comme existant dans une réalité externe, encore moins dans une dimension sémantique. Cela ne signifie pas pour autant que ces opérations de rencontres et de transformation non encore sémantiques ne sont pas essentielles pour préparer l'accès à la signification sémantique et au langage.

Il y a des effets de rencontre que, pour reprendre la terminologie de Jakobson, on peut placer, si l'on tient à conserver l'idée de traduction, du côté de ce qu'il appelle la traduction intersémiotique de transmutation : une traduction de signes linguistiques au moyen de signes non-linguistiques. Mais le plus complexe à penser serait la traduction de signes non-linguistiques au moyen d'autres signes non-linguistiques (ce qui correspond peut-être à ce que Laplanche appelle traduction intra-sémiotique), et de voir comment elle pourrait finalement, et en apparence paradoxalement, faciliter la liaison entre représentation de chose et représentation de mot.

J'en viens, pour terminer, au « Saut en parachute » de Georges Perec qui clôt la thèse de Zoé Andreyev, en l'ouvrant très largement.

« J'y suis allé, écrit Perec, parce que j'avais l'impression que j'y sentirais *quelque chose de nouveau*. » Clara Malraux lui avait dit qu'un saut en parachute était l'équivalent d'une psychanalyse. En somme un pari entre la vie et la mort, une sorte d'ordalie. Se remettre en vie par la sensation forte, par la remise en acte d'une naissance, d'une chute dans la monde, dans l'angoisse de mourir et

de vivre, en essayant de faire confiance à l'objet parachute plutôt qu'aux bras de la mère ou à la protection du père, l'un et l'autre liquidés par les nazis.

Pontalis fut l'analyste de Perec pendant 4 ans. Il a beaucoup écrit à propos de ce patient, sous au moins cinq pseudonymes différents, cette analyse fut manifestement une grande épreuve pour lui sans qu'il ait pu l'anticiper au moment de commencer. Dans « À partir du contretransfert : le mort et le vif enlacés », il écrit qu'il s'agissait de « rendre vivant ce survivant, le faire naître pour de bon à lui-même ». Il ajoute qu'il y a une grande difficulté « à conduire une analyse à partir de « ce qui n'est pas là » plutôt qu'à partir de « ce qui s'offre à nos prises. » Dans le cas de ce patient « la *réalité* psychique, absente, est à restaurer ou même à inventer, - à naître plus qu'à retrouver. »

Dans ces cas là c'est l'analyste qui, le plus souvent bien malgré lui, est entraîné à faire le saut en parachute à la place de son patient. C'est dans *L'Amour des Commencements* que Pontalis évoque comment il s'aperçoit qu'il a déjà sauté en parachute à des phénomènes étranges qu'il repère en lui-même :

« Il n'y avait là personne. Et bizarrement c'est en moi que le trou se creusait. Jamais je ne m'étais senti si affreusement abandonné. Délaisse, éjecté dans un espace qui eût été à la fois de désolation et inflexiblement quadrillé. »

Ce qui n'est pas là se présentifie, commence à naître, d'abord, dans l'espace psychique de l'analyste où se produit, non pas une traduction, mais une reviviscence qui emprunte les affects et les signifiants de l'analyste pour se manifester. Comme l'écrit Claude Burgelin, l'auteur d'un livre passionnant en grande partie consacré à l'histoire de Perec et Pontalis (*Les Parties de dominos chez Monsieur Lefèvre, Perec avec Freud – Perec contre Freud*) :

« L'analyste a fait ce que Perec ne pouvait pas faire : abandonner carapaces et quadrillages, se laisser atteindre ou perdre dans ses propres zones de déréluction ».

C'est là que nous retrouvons die Aufgabe de Walter Benjamin, sous forme de l'abandon de l'analyste.